

*Le cercle brisé*  
*Dissolution épistolaire et incertitudes politiques*  
*au lendemain de la Révolution (1798-1807)<sup>1</sup>*

Stéphanie Genand

Parmi les centaines de romans qui paraissent entre la prise de la Bastille et le Dix-huit brumaire, le genre épistolaire reste le code dominant. Les auteurs perpétuent, pendant et après la Révolution, ce modèle qui eut son heure de gloire avec les *Lettres persanes* ou *Les Liaisons dangereuses*. Cette continuité esthétique peut paraître surprenante : le roman par lettres repose sur des conventions indissociables de l'Ancien Régime. Ses exigences de ton, de décence et de maîtrise stylistique prolongent dans la sphère littéraire la mondanité sélective qui prévaut dans « l'extrêmement bonne compagnie ». Sa structure est enracinée dans la sociabilité des Lumières : ses codes, ses personnages, ses discours, ses aspirations d'échange et de compréhension. La Révolution porte un coup fatal à ces réseaux : elle abolit les différences, proclame la mort des élites et place, après 1793, les aristocrates en position hors la loi. Rien ne subsiste, sous la Terreur, des liens qui se tissaient entre les « gens de bien » : le cercle, à tous les sens du terme, est brisé.

Pourtant, les études qui se sont récemment penchées sur la littérature de cette époque<sup>2</sup> soulignent plusieurs paradoxes qui s'observent alors. La

---

<sup>1</sup> Cet article constitue le prolongement d'une communication faite lors du colloque *Autour de Bernardin de Saint-Pierre*, organisé par Catriona Seth et Éric Wauters, sous l'égide des CEREDI (Université de Rouen) et CIRTAI (Université du Havre), les 26-27 octobre 2006.

<sup>2</sup> Voir le recueil collectif sous la direction de Claire Jaquier, Florence Lotteriet et Catriona Seth, *Destins romanesques de l'émigration*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2007. Et une réédition récente, *Romans de l'émigration (1797-1803)*, éd. Stéphanie Genand, Paris, Champion, coll. « L'âge des Lumières » n° 42, 2008.

mort de l'Ancien Régime, loin de marquer le terme de ses modèles esthétiques, les voit au contraire lui survivre. L'ouvrage de Lucia Omacini consacré au genre épistolaire<sup>3</sup> ne recense pas moins de cent cinquante romans par lettres publiés entre 1790 et 1830. La disparition de l'aristocratie et de ses codes mondains ne remet pas profondément en cause l'existence de ces textes. Mieux encore, elle les relance en les plaçant au centre des nouveaux cercles qui se reconstituent : non plus les réseaux mondains, mais les réseaux émigrés. La fin des Lumières est en effet marquée par le phénomène de la proscription. Les lois promulguées en 1793 contraignent officiellement les aristocrates à fuir s'ils refusent d'adhérer au nouveau régime. De nombreuses familles quittent alors la France en abandonnant leurs biens, donnant naissance, dans les romans contemporains, à un véritable type littéraire<sup>4</sup>. L'émigré, exilé au nord de l'Europe, devient le miroir de ces âmes séparées par le cours de l'histoire. Son parcours confond aventures réelles et inventions littéraires : le manque d'informations sur les auteurs accentue le flou autour de ces romans, qui mêlent intérêt documentaire et ressorts de l'imaginaire. Cette incertitude est encore entretenue par le choix, largement majoritaire, de la forme épistolaire. Le roman d'émigré est très souvent un roman par lettres<sup>5</sup>. La survie paradoxale de ce genre s'explique en partie par son lien avec l'émigration : expérience de la séparation, de la distance et de la perte, cette dernière trouve dans l'échange épistolaire sa traduction la plus pertinente. Il faut reconstituer, par delà les frontières, les réseaux qui prévalaient jusqu'ici : les familles cherchent à se recomposer, les fortunes à se transférer, les connaissances, au sens le plus large, à se retrouver malgré le déracinement. La lettre apparaît dès lors comme la manière la plus efficace de reconstruire un lien. Elle offre à l'émigration un miroir esthétique, même s'il fonctionne à double tranchant dans le contexte : la correspondance, qui renoue des réseaux désormais interdits, peut aussi accélérer leur perte. Elle dénonce autant qu'elle retisse et menace, du

<sup>3</sup> Lucia Omacini, *Le Roman épistolaire français au tournant des Lumières*, Paris, Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », n° 82, 2003.

<sup>4</sup> Il est notamment défini dans un roman de Joseph de Rosny intitulé *L'Optique du jour ou le Foyer de Montansier*, publié à Paris chez Marchand en l'an VII (1798-1799).

<sup>5</sup> Voir à titre d'exemples *L'Émigré* de Sénac de Meilhan (1797), éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 2004 ; les *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés* de Mme de Charrière (1793), Paris, Côté-femmes, 1993 ; *Le Retour d'un émigré ou Mémoires de M. d'Olban* de B. A. Picard (1803), éd. Stéphanie Genand, dans *Romans de l'émigration*, op. cit.

même mouvement, ceux à qui elle permet de se joindre. L'écriture épistolaire est victime de son ancrage dans la sociabilité. Elle paie le prix, paradoxal, de son pouvoir d'établir des liens.

Sa survie sous la Révolution aurait dès lors une valeur politique. Si ce genre s'impose malgré la fin de l'Ancien Régime, c'est qu'il en prolonge les principes et travaille à sa reconstruction. C'est la thèse défendue par plusieurs spécialistes et résumée par Lucia Omacini dans son ouvrage :

Si l'on met en relation la production romanesque et l'univers culturel qui a favorisé son essor, en prenant plus précisément en considération les rapports qui s'établissent entre le genre épistolaire et le système politico-social de référence, on constate que cette forme littéraire cultive systématiquement les valeurs conventionnelles, tant sur le plan moral que politique<sup>6</sup>.

Il n'y aurait de roman épistolaire que contre-révolutionnaire, même si certains auteurs modifient leur position après le Dix-huit brumaire. Le projet même des correspondances d'émigrés – combler la séparation, reconstruire le cercle brisé – obéit à une évidente nostalgie. Il faut passer outre les frontières imposées par l'histoire : frontières spatiales et frontières chronologiques. La sociabilité proposée se voudra le miroir de celle qui fut perdue en France. Les lettres prolongent l'Ancien Régime, tentent de le ressusciter et portent inévitablement un poids idéologique. Le corpus de l'époque confirme, pour une grande part, la pertinence de cette lecture. *L'Émigré* de Sénac de Meilhan dénonce dès l'Avertissement la violence d'un « barbare régime » :

On ne doit pas perdre de vue que les lettres qui composent ce recueil ont été écrites en 1793. La plupart des tableaux et des sentiments qu'elles renferment sont relatifs à cette époque affreuse et unique dans l'histoire. La sombre horreur qui régnait dans les esprits, semblait ne permettre alors aucune conjecture favorable<sup>7</sup>.

*Le Retour d'un émigré*<sup>8</sup>, quelques années plus tard, vante les mérites de Bonaparte qui apporte la lumière après le règne des « cannibales » et des

<sup>6</sup> Lucia Omacini, *Le Roman épistolaire (...)*, op. cit., p. 38.

<sup>7</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, rééd. citée, p. 30.

<sup>8</sup> B. A. Picard, *Le Retour d'un émigré, ou mémoires de M. d'Olban, contenant plusieurs anecdotes relatives à un grand nombre d'émigrés et de victimes de la Révolution*, Paris, Pillot, an XI (1803), rééd. citée.

« tigres assoiffés de sang ». Les condamnations, dans ces récits, sont sans appel : la lettre refuse, à distance, la mise à mort de l'Ancien Régime.

La situation, à lire certains ouvrages, semble pourtant plus complexe. Deux romans publiés à la fin du siècle, *Les Petits Émigrés* de Mme de Genlis<sup>9</sup> et *Sophie de Listenai* de Ludwig von Bilderbeck<sup>10</sup>, offrent une vision plus nuancée. Les héros y soulignent l'obscurité des temps traversés. La période qui s'étend du Directoire au début de l'Empire laisse planer le doute sur l'héritage de la Révolution. À la virulence aristocratique, qui légitimait une écriture nostalgique de l'Ancien Régime, succèdent l'incertitude et la situation complexe des émigrés. L'heure n'est plus, sous leur plume, au réquisitoire politique : la perte des repères compromet au contraire la perception d'une vérité ou d'une justice de l'histoire. La parution de ces deux textes, en 1798 et 1807, coïncide avec un temps d'incertitude durable pour ceux qui ont quitté la France. Si la possibilité d'un « retour » s'amorce avec le décret du 6 floréal an X – 26 avril 1802 –, où Bonaparte autorise une partie des proscrits à revenir, le temps qui s'est écoulé depuis leur fuite place de nombreux émigrés dans une situation délicate : il leur faut s'exiler une seconde fois en renonçant aux repères, si précaires soient-ils, qu'ils avaient retissés hors de France. Le roman épistolaire, en cette période de doutes, ne traduit plus clairement une position conservatrice. Un vide inquiétant se substitue aux évidences idéologiques et place les personnages en position de spectateurs et non de juges. Ils assistent, impuissants, aux mouvements de l'histoire : impossible de leur donner un sens, ni signification ni direction. Ce renversement des certitudes se prolonge dans la découverte imposée d'un nouveau territoire. L'émigration est un double exil. Elle plonge ses protagonistes dans l'ignorance de l'avenir et les oblige à se confronter à l'autre sous toutes ses formes : autres climats, autres paysages, autres représentations, autres codes. La lettre devient, dans cette perspective, la meilleure traduction de cette expérience. Elle permet aux personnages de comparer les liens passés avec ceux qui s'établissent par delà les frontières. Elle devient une tribune de réflexion sur la sociabilité, notion cruciale en cette période où nul n'échappe à la confrontation avec de

<sup>9</sup> Mme de Genlis (Stéphanie-Félicité, comtesse de), *Les Petits Émigrés, ou Correspondance de quelques enfants, ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse*, à Paris, chez Onfroy, 1798.

<sup>10</sup> Ludwig Bilderbeck, *Sophie de Listenai, ou Aventures et voyages d'une émigrée française en Allemagne et en Prusse*, à Paris, chez Léopold Collin, 1807.

nouveaux cercles. Le genre épistolaire s'articule ainsi avec l'émigration sur un mode esthétique ; l'échange des missives traduit moins la nostalgie de l'ordre passé que le flou qui règne désormais :

La grande tradition du roman épistolaire marque un tournant après Laclos : elle se désolidarise des valeurs de la société qui en avait favorisé l'épanouissement. La formule n'en continue pas moins d'être adoptée conformément à la tradition, mais comme une enveloppe vide qu'on reproduit en raison du succès qu'elle peut encore assurer<sup>11</sup>.

L'épistolaire porte la marque de son temps : le consentement à l'altérité et la perte des repères.

Cette différence s'impose dès la lecture des premières lettres. *Les Petits Émigrés*, comme *Sophie de Listenai*, s'ouvre sur une séparation géographique. Les personnages se sont quittés, et s'écrivent par delà les frontières :

Lettre I, datée du 15 mai 1793 et écrite à Kussnacht : Qu'il est triste, mon ami, d'être ainsi séparés les uns des autres, quand on était accoutumé à vivre ensemble depuis le berceau. [...] Nous sommes ici inconnu pour éviter les persécutions ; sachant tous parfaitement l'anglais, nous nous donnons pour une famille irlandaise<sup>12</sup>.

Soixante lieues me séparent de toi, Émilie. Soixante lieues !... Sens-tu bien ce que ces mots ont d'accablant pour qui, comme moi, quitte sa patrie et son unique amie<sup>13</sup> ?

Cette distance n'est pas nouvelle dans l'écriture épistolaire. Elle fonctionne au contraire, au siècle des Lumières, comme un *topos* du genre. Les *Lettres persanes* l'illustrent avec succès en 1721 : le voyage déplace le jugement et s'offre en métaphore du regard critique. Rien de plus naturel, ni de plus efficace pour la satire, que le déplacement et la rencontre avec l'autre. Cette perspective s'inverse lorsque commence la Révolution : l'émigration, décrétée par les autorités, oblige les aristocrates à fuir s'ils ne veulent pas mourir. Le voyage, douloureux, devient exil et renoncement. Il ne promet plus la découverte curieuse mais impose une différence à laquelle il faut impérativement s'adapter. L'intérêt de l'observation se greffe *a posteriori* sur la souffrance du départ. La scène de

<sup>11</sup> Lucia Omacini, *Le Roman épistolaire {...}*, op. cit. p. 11.

<sup>12</sup> Mme de Genlis, *Les Petits Émigrés*, op. cit., t. I, p. 1.

<sup>13</sup> Ludwig Bilderbeck, *Sophie de Listenai*, op. cit., t. I, p. 2.

l'arrachement occupe une place de choix dans les romans d'émigration. Elle en est l'étape fondatrice et crée un premier lien entre les rédacteurs qui s'écrivent. Tous sont bannis et se retrouvent dans le récit du départ :

Vous me demandez l'histoire de notre fuite de France : la voici. Dans l'été de 1792 mon père qui depuis longtemps était révolté de toutes les choses que l'on faisait, fut enfin dénoncé. Comme il était noble et riche, la persécution fut très violente. Un soir un ami vint l'avertir qu'il serait arrêté le lendemain, et lui montra tous les papiers qui lui prouvèrent qu'on était décidé à le prendre<sup>14</sup>.

L'arrivée en pays étranger revêt dès lors des allures de sacrifice. Le regard sur les paysages cherche moins leurs spécificités qu'une ressemblance nostalgique avec la terre perdue. Usbek abandonné, l'émigré subit le déplacement sans oublier ses origines :

Mon mari m'a fait, avec enthousiasme, observer la richesse de cette contrée, la beauté des villages, la politesse des gens de la campagne et la bonne tenue des troupes. J'ai opposé à ce tableau les rives de la Seine, Versailles, etc... « Tout cela était fort beau avant la révolution », me dit-il<sup>15</sup>...

Le voyage ne propose qu'au prix du deuil une réflexion sur les terres traversées. C'est la raison pour laquelle se pose, dans plusieurs récits de cette époque<sup>16</sup>, la question de l'adaptation : quelle attitude adopter après le passage de la frontière ? L'exil est-il une expérience de renoncement, qui oblige les Français à parler une langue étrangère en découvrant les ressorts d'une autre sociabilité ? Ou n'est-il qu'une transition où peuvent se reproduire des modèles importés ? La lettre, instrument de la circulation, oblige les protagonistes à s'interroger sur la nature de leur regard. Pour Mme de Genlis, l'expérience de la Révolution est avant tout un réservoir pédagogique que les lettres font circuler :

Profite, mon ami, des événements terribles qui se passent sous tes yeux ; ce ne sont point des historiens peut-être infidèles ou mal instruits qui te parlent, c'est le tableau frappant de toutes les passions humaines qui se

<sup>14</sup> Mme de Genlis, *Les Petits Émigrés*, lettre V, *op. cit.*, t. I, p. 32.

<sup>15</sup> Ludwig Bilderbeck, *Sophie de Listenai*, lettre V, *op. cit.*, t. I, p. 40.

<sup>16</sup> Plus précisément dans les romans d'Isabelle de Charrière : les *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, *Trois femmes*, et sa pièce de théâtre *L'Émigré*.

déroutent devant toi ; tu peux acquérir en quelques années l'expérience de plusieurs siècles<sup>17</sup>.

Elle promet des aventures édifiantes, plus efficaces dans leur mise en action que n'importe quelle théorie morale. L'émigration est une leçon vivante, qu'il importe de transmettre pour former le jugement des générations à venir :

Le sort qui nous sépare, ne peut du moins m'empêcher de m'occuper de vous. Cet ouvrage que je vous offre, n'est cependant pas fait pour l'enfance ; mais je le crois écrit avec assez de simplicité et de clarté pour que vous puissiez le comprendre, et dans quelques années vous le relirez avec plus de fruit encore<sup>18</sup>.

Elle offre à travers le voyage un instrument d'éducation par la comparaison :

Vous allez voir un pays intéressant, j'espère que vous m'en parlerez beaucoup dans vos lettres ; de mon côté je vous ferai part de mes observations. La destinée nous a conduits l'un et l'autre aux deux extrémités de l'Europe ; il faut se soumettre, et tâcher de tirer de l'instruction et des lumières de cette étrange situation<sup>19</sup>.

Il n'en va pas de même dans *Sophie de Listenai*. Dépourvu de toute fonction morale, le récit de l'émigré n'a pas de légitimité naturelle. Il est une pure souffrance, qu'il importe de convertir grâce au ressort de la lettre :

J'ai besoin d'occuper fortement mon esprit pour faire diversion aux tristes pensées qui l'assiègent : je me suis donc décidée à étudier les mœurs et le gouvernement de ce pays<sup>20</sup>.

Cette dernière propose à la jeune femme un échange à la fois intime et mondain : une double sociabilité qui joint aux vertus de l'épanchement le plaisir de la conversation, de la réflexion et de la confrontation. L'émigration réunit, dans sa transposition, les différentes fonctions de l'épistolaire. Ses protagonistes sont à la fois isolés et plongés dans la nouveauté ; abandonnés et sollicités par une nouvelle culture qu'ils vont avoir à cœur de raconter et de transmettre. La rédaction des lettres sou-

<sup>17</sup> Mme de Genlis, *Les Petits Émigrés*, *op. cit.*, t. I, p. 14.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. IX.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. II, p. 48.

<sup>20</sup> Ludwig Bilderbeck, *Sophie de Listenai*, t. IV, p. 46.

lage les proscrits en les remplaçant dans une logique d'échange. De toutes les douleurs infligées par l'exil, le silence et la solitude restent les pires. La Révolution déplace avec violence et brise le confort du cercle. Cette image, déterminante, revient plusieurs fois sous la plume de Sophie :

Qu'il est à plaindre celui qui n'a pas un ami qui partage ses peines et ses plaisirs ! L'être condamné à vivre dans la solitude, doit tomber bientôt dans un état de stupeur et d'engourdissement, image de la mort. On répète en vain que l'homme isolé dans le sein de la nature, n'est jamais absolument seul ; de quel prix sont les sensations qu'on ne peut communiquer à personne ? Un plaisir partagé s'accroît ; je doute que celui qu'on goûte seul en soit longtemps un. Je compare les affections de notre âme dans la solitude, à ces cercles que produit dans un bassin, la chute d'une pierre ; on les voit d'abord se prononcer fortement, ils s'étendent, se perdent à force de s'agrandir, et se réduisent bientôt à un léger frémissement, suivi d'un calme profond, image du sommeil de l'âme<sup>21</sup>.

Elle résume avec force les vertus de l'écriture épistolaire. La violence de l'histoire, loin de la réduire à une forme vide, sollicite au contraire tous les ressorts dont elle dispose. L'émigré, s'il ne veut pas s'éteindre, doit reconstituer le contour de ses cercles.

Plusieurs difficultés compromettent cependant ce projet : le contexte répressif ralentit la circulation des lettres quand il ne l'entrave pas. La sociabilité épistolaire perd la fluidité qui était la sienne dans les réseaux mondains des années 1730. L'échange s'alourdit et se heurte à l'obscurité des événements décrits. La Révolution apparaît, dans les textes qui acceptent de l'aborder, comme une page hermétique de l'histoire. Cet écueil n'est jamais évoqué clairement ; il emprunte en revanche diverses métaphores, celle de la folie, de l'amnésie ou de la cécité. Sophie accompagne pendant plusieurs semaines l'agonie de sa gouvernante aliénée. La raison s'égare chez cette femme exilée, qui ne reconnaît plus les paysages ni les visages autour d'elle. Son discours s'obscurcit, sa perception se brouille et livre aux lecteurs les différentes étapes d'une déchéance à valeur de symbole. Loin de chez lui et plongé dans une spirale opaque, l'émigré ne réussit pas à donner un sens à son parcours. Les « petits émigrés » de Mme de Genlis, des enfants d'une dizaine d'années, représentent un autre regard incomplet : leur jeunesse les empêche de voir le fil de leur trajectoire. Leur fuite hors de France n'a pas de sens, comme le

<sup>21</sup> *Ibid.*, t. I, p. 7.

rappelle leur père qui souligne la vanité des ambitions et la dure loi du revers de fortune :

Réfléchis à l'inconstance de la multitude, porte tes regards vers Paris, vois l'inconséquence et l'absurdité de ce peuple malheureux, et tu sauras apprécier les couronnes qu'il distribue. Que l'exemple de quelques uns de tes compatriotes t'apprenne encore combien peut être funeste la célébrité, même acquise avec gloire ; un nom éclatant dans la proscription est un malheur de plus ; et dans les temps paisibles il attire encore l'envie et la haine, et ne peut échapper aux traits de la calomnie<sup>22</sup>.

Tout est voué à l'instabilité. L'histoire n'offre plus de repères, et il est désormais très difficile de se forger une opinion politique. Cette idée revient avec force dans les deux romans que nous avons retenus. Loin de nourrir un quelconque conservatisme, la lettre y clame son impuissance en matière d'analyse de l'histoire. Impossible, dans ces années 1800, de proposer une vision tranchée de la Révolution : l'actualité se dérobe à l'interprétation. Cette impasse ne concerne pas seulement les faits qui bouleversent la destinée des personnages. Elle s'étend à l'ensemble de la sphère politique, considérée comme un domaine où l'incertain règne désormais en maître. Les protagonistes de Mme de Genlis le répètent dans chacun de leurs plis : nul ne saurait, en matière de gouvernement, établir aucune règle :

Nous ne sommes pas plus avancés en politique que du temps des premiers législateurs de l'antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette science est si compliquée et demande une telle connaissance de l'histoire ancienne et moderne, des lois et du cœur humain, une telle étendue d'esprit, qu'en y consacrant tous les instants d'une longue vie, on ne pourrait encore parvenir à l'approfondir. Jugez donc si j'ai l'absurdité de me croire un grand législateur ! Et c'est ce qu'il faut penser pour se persuader que ses opinions politiques soient les seules bonnes<sup>23</sup>.

Le relativisme s'impose comme ultime repère dans un monde obscur à force d'incertitude. L'épigraphe l'annonce dès l'ouverture du roman : « Il y a surtout trois choses qui détruisent tout le charme de la beauté : le jeu, la médisance et la politique ». On ne saurait afficher plus clairement l'exigence de neutralité qui prévaut désormais. Toute opinion, dans cette

<sup>22</sup> Mme de Genlis, *Les Petits Émigrés*, *op. cit.*, t. I, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, t. I, p. 21.

optique, est forcément fautive. Les démocrates ne sont pas plus coupables que les aristocrates, ni les athées que les fervents chrétiens :

Que font les républicains à Paris ? Ils jugent, ils condamnent sans preuve et sans les entendre, ceux qu'ils croient leurs ennemis ; ils oppriment des infortunés sans appui, ils les persécutent, ils les proscrivent : et nous, quand sur un simple oui-dire nous adoptons les fables les plus absurdes, les plus atroces sur les gens que nous croyons d'un parti contraire au nôtre, quand nous répandons ces calomnies, quand nous les affirmons, quand nous les faisons imprimer, quand nous rendons suspects d'infortunés proscrits, et que par nos intrigues nous les faisons bannir des lieux où la compassion seule devrait leur assurer un asile, lorsqu'enfin nous nous livrons sans pudeur et sans remords à de tels emportements, avons-nous le droit de nous étonner de la méchanceté humaine<sup>24</sup>.

La Révolution laisse dans son sillage un vide impossible à combler. Cette disparition de toute conviction débouche chez Mme de Genlis sur un pragmatisme sensible. Le meilleur régime sera celui qui fonctionne, indépendamment de toute structure théorique :

Il y a sur la terre beaucoup plus de familles que de gouvernements, et l'on n'a pas pu trouver encore une méthode d'éducation unanimement approuvée. S'il est si difficile de conduire un enfant, qu'est-ce donc que conduire vingt-cinq millions d'hommes ? Toute ma science se borne à juger les choses par leurs effets. Quand je vois un enfant doux, obligeant et sincère, je dis qu'il est bien élevé. Quand je vois un peuple heureux, je dis que son gouvernement est bon<sup>25</sup>.

L'action représente la seule certitude dans un contexte qui n'offre plus aucune perspective stable. Pire encore, elle rend caduque toute velléité de compréhension. Les protagonistes n'ont que des convictions, appuyées sur l'intuition et une ingénuité paradoxalement salutaire :

Personne au monde n'est plus sincèrement royaliste que moi, non par raisonnement, car faute d'instruction je n'ai aucune opinion politique. Tout ce que j'entrevois, c'est que dans ce genre on peut, avec de l'esprit, soutenir parfaitement bien le pour et le contre, et de telle sorte que si je n'en croyais que ma raison, je ne serais d'aucun parti, par l'embarras de me décider et la difficulté de choisir. Mais si l'on pouvait comparer des

<sup>24</sup> *Ibid.*, t. I, p. 128.

<sup>25</sup> *Ibid.*, t. I, p. 91.

choses très profanes aux choses saintes, je dirais que je suis royaliste, comme Toinette ma femme de chambre est dévote<sup>26</sup>.

Le roman articule deux ambitions contradictoires : l'éloge de l'éducation, vantée comme une connaissance pratique du bien, et l'apologie de l'ignorance. La lettre, qui facilite le transfert des lumières, se trouve dès lors dans une posture intenable. La matière de son enseignement, la politique et l'histoire, se dérobe en la contraignant à ne plus rien montrer que l'impossible savoir :

C'est cette sagesse prématurée qui l'a préservée de la manie si ridicule à son âge d'afficher ou même d'avoir des opinions politiques. J'espère, mes enfants, que vous imiterez un jour cette louable modestie, et qu'à dix-huit ou vingt ans, toujours entièrement dévoués à votre pays et soumis à ses lois, vous aurez assez d'esprit pour ne pas disserter sur les différentes formes de gouvernement, et pour ne vous pas ériger en législateurs<sup>27</sup>.

Le programme a valeur d'oxymore : l'« esprit » sert à « ne pas disserter » ; l'échange épistolaire à ne plus éclairer un contexte où s'impose la neutralité. Il est en 1798 blâmable de raisonner. La « philosophie moderne », avec ses instruments critiques, appartient aux accessoires du passé et ne saurait convenir aux émigrés. Les femmes sont particulièrement visées par cet avertissement : le portrait satirique des *ladies of fashion* dénonce le ridicule des coquettes qui s'aventurent dans le domaine inaccessible de la politique. Elle est une science obscure, incompatible avec la sensibilité et la morale féminines.

Ce paradoxe se retrouve, teinté de libertinage, dans *Sophie de Listenai*. La narratrice croise au cours de son voyage une figure exilée en la personne du chevalier de Mercour. Libertin endurci, persuadé qu'il faut jouir avant que de penser, il prolonge en 1807 la vogue des petits-maîtres et autres scélérats qui nourrissent le mythe de la séduction des Lumières. Sa résurgence dans un contexte aussi tardif mérite une première explication : l'onomastique le rattache à la lignée des Meilcour et Merteuil. Il est, par ses valeurs et ses codes, une résurrection esthétique de l'Ancien Régime. Le roman épistolaire, qui confronte les regards, le choisit dès lors pour une raison stratégique : Mercour incarne, dans ce contexte obscur, le repère du passé. Il est celui qui refuse le changement ou qui l'ignore.

<sup>26</sup> *Ibid.*, t. I, p. 130.

<sup>27</sup> *Ibid.*, t. I, p. IX.

Coblentz imite Versailles et les émigrés ne sauraient échapper à ce qui fonde leur identité :

Tu me demandes un tableau de Coblentz, mon ami ? C'est Versailles en laid. De l'intrigue, des cabales, des caresses perfides, des tracasseries, tout s'y trouve jusqu'au ton protecteur, aux promesses trompeuses et à la vénalité. Comme jadis, on se tourmente pour obtenir la faveur et des emplois<sup>28</sup>.

La question de l'altérité ne se pose, à ses yeux, qu'en termes de fuite. L'émigration déplace la supériorité française sans la remettre en cause. Pire encore, elle la dégrade en offrant, au-delà de la frontière, une caricature de l'esprit et du brillant national :

Tu m'as dit vrai, mon gros épicurien, les plaisirs ont resté à Paris, et n'ont pas suivi en Germanie cette foule de leurs adorateurs qui sont venus s'y réfugier. C'en est fait, je me le tiens pour dit, hors Paris, point de salut. Je commence même à croire que, loin des rives de la Seine, nos Français ne sont plus dans leur élément, car je les trouve tous d'une bêtise assommante<sup>29</sup>.

Les lettres de Mercour représentent dès lors, en 1807, un regard perdu sur l'histoire. Leur intransigeance, teintée de ridicule, est condamnée par l'éditeur dans ses notes :

Le chevalier de Mercour qui, avec le ton de la suffisance, tranche, juge superficiellement et le plus souvent à faux, est dans ce passage aussi injuste que dans beaucoup d'autres. [...] Quelques nations, la française surtout, sont dans l'usage absurde de juger les autres peuples en se les comparant, et de blâmer tout ce qui se fait autrement que chez eux ; c'est mettre le préjugé national à la place de la raison<sup>30</sup>.

Les bouleversements de l'actualité imposent de relativiser le jugement et d'accepter la confrontation avec la différence. La neutralité politique, revendiquée par Mme de Genlis, adopte ici le masque du libertinage :

Que m'importe à moi, qui gouverne le monde ! Que m'importe par quelles lois seront régis les troupeaux qui le peuplent ; jouir, voilà ma devise, que l'ambition, la vanité, l'avarice tournent toutes les têtes ; les nôtres, ami, sous l'égide de la philosophie, seront exemptes de l'épidé-

<sup>28</sup> Ludwig Bilderbeck, *Sophie de Listenai, op. cit.*, t. I, p. 104.

<sup>29</sup> *Ibid.*, t. I, p. 86.

<sup>30</sup> *Ibid.*, t. I, p. 157.

mie générale. Que je hais ces dissertations politiques, ces cris, ces fureurs ! Les insensés ! Ils ne voient pas qu'ils perdent à projeter les courts instants qu'ils pourraient employer à jouir. Il m'est indifférent de porter tel nom ou tel habit pour entrer dans le temple du bonheur ; mon ambition se borne à brûler chaque jour mon encens sur ses autels<sup>31</sup>.

L'épicurisme traduit en langage de désir l'impossibilité, avérée à la fin du siècle, de porter un jugement clair sur les événements. Sur cette scène inconnue, le chevalier incarne le repère du passé. Ses contours sont familiers, ses discours et ses codes aussi, qui rappellent sous la plume de Bilderbeck les passages les plus célèbres de Crébillon ou de Duclos<sup>32</sup>. Il n'en demeure pas moins anachronique, voire décalé quand il s'arc-boute sur l'idée d'une spécificité nationale. *Sophie de Listenai* le proclame dans toutes les lettres : l'histoire impose de renoncer aux contours fixes, aux frontières étanches, aux identités définitives. Mercour le constate le premier quand il compare les différentes danses européennes :

C'est au bal, moi, que j'ai trouvé le moyen de juger les habitants d'un pays : oui, c'est par leurs danses qu'on peut reconnaître le caractère des nations. Le menuet, danse élégante, grave et noble, indique que le Français, fait de l'art de Terpsichore une occupation sérieuse, qu'il s'y livre avec réflexion, et je juge par là que cette nation sacrifie aux grâces et cultive par conséquent avec succès les arts agréables ; le Français, donc, nation spirituelle, gaie et aimable. Remarque en passant, mon ami, que le menuet a passé de mode, à la même époque où *le caractère national a commencé de s'altérer*<sup>33</sup>.

L'heure n'est plus aux certitudes. Elle est davantage aux voyages, aux vertus de la rencontre et du regard croisé. L'émigré se résigne, progressivement, à l'idée du « métissage » :

Avouez cependant que c'est une idée bien ridicule que celle de vouloir conduire en France une Française ? Les deux nations devraient plutôt faire un échange : que les Françaises viennent dans notre pays, et que les Allemandes voyagent dans le vôtre ; la génération future, en Allemagne,

<sup>31</sup> *Ibid.*, t. I, p. 91.

<sup>32</sup> Nous pensons notamment à sa tirade sur la vanité de la séduction, dans plus pure tradition libertine : « *Séduction*, mot vide de sens ; épouvantail qu'emploie le préjugé pour faire fuir les plaisirs... », *ibid.*, t. II, p. 122.

<sup>33</sup> *Ibid.*, t. I, p. 164 (c'est nous qui soulignons).

sera moins empesée, moins maussade, et peut-être l'Europe étonnée verra-t-elle enfin des Français raisonnables<sup>34</sup>.

Cette sociabilité « ouverte » trouve dans la forme épistolaire un miroir pertinent. La lettre croise, confronte et met en perspective ; elle est, plus qu'aucun autre genre, jeu de regards et de réflexions. Elle brouille aussi la frontière entre public et privé. Les correspondances d'émigrés entretiennent une profonde ambiguïté sur ce point. Impossible d'y faire la part entre le témoignage réel et la fiction. L'expérience de l'émigration se confond avec un thème en vogue auprès d'un public en quête de reconnaissance. Il exige des larmes et de l'histoire, du sang et des exils douloureux. Les lettres traduisent au plus près ce mélange d'intime et de politique. Elles offrent le meilleur cadre à cette identité complexe et qui consent à l'altérité imposée par la Révolution. Cette ouverture fonctionne pourtant de manière paradoxale : elle épouse les angoisses d'une époque en construisant progressivement sa perte. Force est de constater, dans les deux romans sélectionnés, une crise de la forme épistolaire. Celle-ci s'impose comme miroir des protagonistes sans plus trouver de légitimité suffisante. À trop élargir les contours du cercle, ils risquent de disparaître. C'est particulièrement frappant à la lecture de *Sophie de Listenai*. La correspondance, qui fait l'éloge de l'ouverture, se transforme dans la dernière partie en récit à la troisième personne :

Ici finit la correspondance de la Comtesse de Listenai et des autres personnages qui ont figuré jusqu'à présent dans cette histoire. Un journal incomplet de l'intéressante Sophie, et de fréquents entretiens que j'ai eus à Mayence avec Rosenthal, m'ont mis à même d'écrire la continuation de leurs amours et de leurs malheurs<sup>35</sup>.

L'éditeur présumé relaie une parole devenue impossible au moment où la fiction évoque le dénouement de la Révolution. Des troupes prussiennes doivent envahir Paris et triompher du régime sans qu'on puisse présumer de l'issue d'un combat envisagé de l'Allemagne et de France. Raconter la fin supposerait d'y voir clair ; de donner un sens à cet événement qui se dérober à l'analyse en 1807. Bilderbeck esquive ainsi en revenant à une parole neutre : celle du gardien « dépositaire des lettres »<sup>36</sup> et celle du par-

cours amoureux des personnages. Le romanesque reprend le dessus après avoir été explicitement congédié dès l'ouverture du texte : « Ce livre n'est pas un roman, quoique le caractère du principal personnage, Sophie, ne soit pas très vraisemblable »<sup>37</sup>. Au fur et à mesure que se profile le retour en France, la peinture véridique se dérober. Elle achoppe sur la conclusion du parcours émigré et suspend la lettre qui en était le témoignage pertinent. Sophie n'est plus un témoin de l'histoire mais l'héroïne d'aventures amoureuses. Cette disparition de l'épistolaire n'est que l'ultime étape d'une présence toujours sujette à caution. La lettre épouse le relativisme contemporain mais ne survit pas à la dilution des identités : écrire suppose un sujet stable, une circulation de l'écrit et une compréhension des faits. La Révolution, qui met en péril ces trois pôles, suspend du même geste l'existence d'un genre qui a besoin de sociabilité. Ce dernier survit, mais au prix d'une légitimité extérieure. Dans *Sophie de Listenai*, les lettres ne prennent sens qu'à condition d'apporter des informations sur les pays traversés :

J'ai pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt l'histoire d'une victime de ces crises violentes qui agitent quelquefois les empires. Un autre motif bien plus puissant m'a déterminé à publier ces lettres. Elles sont en partie consacrées à des observations et des remarques sur l'Allemagne et sur la Prusse. J'ai reconnu tant de justesse et de vérité dans la partie historique de cette correspondance, je l'ai trouvée si conforme à tout ce que j'avais moi-même observé en voyageant dans ces deux parties de l'Europe, que j'ai jugé cet objet seul, capable de jeter un grand intérêt dans la lecture des lettres que je publie<sup>38</sup>.

Le roman épistolaire n'existe plus que comme guide de voyage. Sa fonction sensible et intellectuelle s'évapore, concurrencée par une utilité pratique revendiquée par la protagoniste :

Je n'ai qu'une ressource, c'est de m'entretenir dans une dissipation continue ; la réflexion me tue, et dans les courts instants où je suis seule, j'ai recours à ma plume. Je tiendrai un journal de mon voyage, ainsi que j'ai fait jusqu'à présent ; voilà de quoi m'occuper dans les auberges, mais en route<sup>39</sup> !

La sociologie des pays traversés doit satisfaire la curiosité du public. Elle

<sup>34</sup> *Ibid.*, t. I, p. 23.

<sup>35</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 132.

<sup>36</sup> *Ibid.*, t. I, p. II.

<sup>37</sup> *Ibid.*, t. I, p. II.

<sup>38</sup> *Ibid.*, t. I, p. II.

<sup>39</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 119.

instrumentalise la lettre et en fait un outil à la fois pathétique et « touristique ». Bilderbeck ne tranche pas clairement entre ces différents pôles. La préface le souligne, qui insiste sur la valeur sensible de l'histoire de Sophie. Le public doit y retrouver le miroir de ses souffrances, joint au tableau circonstancié des villes traversées par la jeune femme : Nancy, Strasbourg, puis toutes les grandes villes de l'Allemagne sont évoquées en termes d'architecture, de vie culturelle et d'institutions politiques. Le roman cède la place au guide pratique et au manuel théorique, réservoir de tableaux où puiser des clés pour échafauder le meilleur régime en France :

Ces résultats prouvent que c'est moins la constitution des états que la manière de les administrer qui forme le génie des nations, et que le patriotisme n'est pas exclusivement l'apanage des républiques. Un esprit vraiment républicain peut se déployer sous un régime monarchique, et je crois qu'un gouvernement populaire en France ne saurait que corrompre l'esprit public et y faire régner le despotisme<sup>40</sup>.

La réflexion l'emporte dans ce texte sur la fiction. En s'ouvrant à d'autres cultures, le récit incorpore une nouvelle matière qui fait éclater les contours et la légitimité de la lettre. Elle s'efface ou se dénonce comme un instrument impuissant pour dire l'histoire ou établir des liens entre ceux qu'elle a séparés.

C'est la position intenable choisie par Mme de Genlis dans *Les Petits Émigrés*. L'essentiel de l'intrigue repose sur la disparition du personnage d'Adélaïde. Sa famille réfugiée en Suisse ne réussit pas à obtenir des informations sur le lieu de sa résidence ni les motifs de son départ. Les lettres circulent mal, arrivent avec plusieurs mois de retard à leurs destinataires, et les obligent à recourir à d'autres sources d'informations. Les gazettes remplacent progressivement dans le texte la correspondance attendue :

Nous avons fait insérer dans toutes les gazettes allemandes des articles qui puissent apprendre à ma sœur les noms des lieux que nous habitons ; en outre lord Selby a écrit sur le même sujet deux fois à sa mère, il n'en a pas reçu de réponse, mais il avait pris la précaution d'écrire encore à son correspondant à Londres, pour le charger de faire mettre ces mêmes articles dans les papiers publics, ce qui a été exécuté, car Lord Selby les

a lus dans trois gazettes anglaises qu'on lui a envoyées depuis que nous sommes ici<sup>41</sup>.

Le lien passe en d'autres mains, plus fiables dans un contexte qui paralyse la circulation. Ces journaux ne figurent pas explicitement dans le récit. *Le Retour d'un émigré* leur laisse à différentes reprises une tribune ouverte, où les nouvelles occupent effectivement la place dévolue à l'échange entre les protagonistes. Le roman de Mme de Genlis se contente, en 1798, de mentionner une autre écriture de l'événement. Il signale qu'il existe un nouvel instrument de sociabilité, plus efficace et plus pertinent à la fin de la Révolution. La lettre occupe donc le centre du récit, mais perd sa vertu pédagogique quand elle n'est pas ouvertement dénoncée comme frivole. Le portrait satirique des « femmes à la mode » (*ladies of fashion*) énumère les vices de ces créatures légères et artificielles. L'activité épistolaire y occupe une place de choix :

Outre les amies intimes, il faut encore au moins une douzaine de liaisons intimes, et il est indispensable d'écrire à toutes ces personnes, de sorte qu'il faut passer ses matinées à recevoir et à lire et à écrire une multitude de billets et de lettres. Ce genre d'écrits demande des talents qui s'acquièrent promptement, mais qui ont le petit inconvénient d'être absolument incompatibles avec le naturel, le sentiment et la vérité<sup>42</sup>.

L'écriture d'une lettre est indigne d'une personne de qualité. Elle exige une vérité devenue insaisissable sous la Révolution. L'épistolaire survit ainsi sur un mode paradoxal : il est présent et nié, quand il ne disparaît pas complètement au profit d'un autre modèle esthétique. L'étude de ces deux textes révèle sa position instable à la fin du siècle : genre émigré, genre en exil et bientôt condamné à s'effacer du paysage littéraire.

CEREDI, Université de Rouen

<sup>40</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 83.

<sup>41</sup> Mme de Genlis, 50.

<sup>42</sup> *Ibid.*, t. II, p. 425.